

Lettres québécoises

**L'apprentissage d'un baby-boomer / Mario Pelletier,
La traversée des illusions, Montréal, Fides, coll.
« Itinéraires », 1994, 272 p., 18,95 \$.**

Adrien Thério

Numéro 75, automne 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/38232ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1994). L'apprentissage d'un baby-boomer / Mario Pelletier, *La traversée des illusions*, Montréal, Fides, coll. « Itinéraires », 1994, 272 p., 18,95 \$.. *Lettres québécoises*, (75), 64–65.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



L'apprentissage d'un baby-boomer

Ce livre, c'est en somme le résumé d'une carrière (qui n'est pas encore finie) que nous offre Mario Pelletier.

ESSAI
Adrien Thério

COMME LE DIT LA QUATRIÈME DE COUVERTURE, il s'agit «à la fois d'un récit, d'un essai et de la confession». On peut même dire que l'auteur, à l'occasion, se fait philosophe pendant ces moments où il s'arrête pour réfléchir sur son existence, le monde, l'état de son pays, de sa province, etc. Ces réflexions sont souvent teintées d'une certaine tristesse comme le laisse entendre le titre du livre. Pourtant, ce chemin, parcouru en dents de scie, lui a permis de voir, d'entendre, de comprendre et de faire pas mal de choses en quelques décennies.

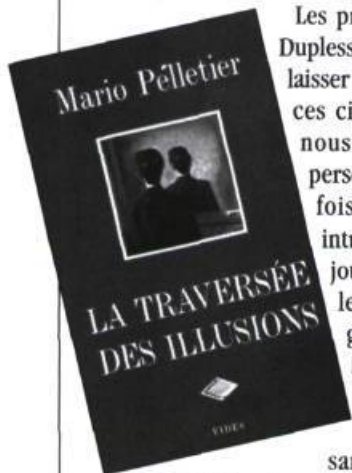
Les premiers chapitres, «Sous l'œil de Dieu et de Duplessis» et «À l'ombre des soutanes», peuvent nous laisser croire qu'il s'agit d'une autobiographie. Passé ces cinquante-deux premières pages cependant, nous apprenons très peu de choses sur la vie personnelle de l'auteur, sauf qu'il s'est marié trois fois et qu'il a trois enfants. C'est une bonne introduction au reste de l'ouvrage. «Il y a des jours où je me sens venu de très loin», dit-il dès le départ. En effet, comment imaginer qu'un garçon, né en 1945, à Squatec, dans le Bas-Saint-Laurent, un petit patelin encore enfoui dans la forêt, pourrait faire des études, se rendre à l'université, mettre ses connaissances au service des grands et parcourir le monde ? Mais, chez certains êtres, la volonté de s'en sortir (l'auteur dit à la fin que son livre aurait pu s'intituler «La traversée des enfermements») est plus forte que tout. Il a quand même grandi dans une famille relativement aisée, ce qui lui a permis de prendre d'abord la route qui mène au collège, en l'occurrence le séminaire de Rimouski. Une belle description de cette vie «enfermée», après l'enfermement du village. Les choses n'avaient pas beaucoup changé depuis le temps où je m'y trouvais moi-même, vingt ans plutôt. On ne portait plus la redingote (c'est déjà quelque chose), mais le blazer et le

pantalon gris. L'auteur terminera son cours classique (philo-maths) au collège Saint-Laurent, à Montréal, où il se fera de nombreux amis qui, un peu plus tard, participeront tous d'une manière ou d'une autre à la Révolution tranquille. Montréal est une grande expérience pour ce jeune campagnard qui croyait arriver dans une ville française. Il déchantait bien vite et comprend pourquoi des bombes exploseront un peu plus tard. Pour le moment, Montréal se prépare à l'Exposition universelle de 1967 par toutes sortes de grands travaux, dont la construction du métro. Il y a du frémissement dans l'air.

Et ce dynamisme avait déjà ses étendards comme Place Ville-Marie, gratte-ciel cruciforme d'acier et de verre qui symbolisait, avec le gigantesque barrage Manic 5, la modernité toute neuve du Québec. Après la nationalisation de l'électricité, la création du ministère de l'Éducation et de multiples sociétés d'État, la Révolution tranquille battait son plein...

Avide de connaissances, ce jeune homme ne s'en tiendra pas à ses livres de science et de philosophie. À Saint-Laurent, les étudiants ne sont plus enfermés. En découvrant Montréal, M. Pelletier découvrira aussi le nouveau cinéma, les cafés, la gent féminine de Basile-Moreau, flirtera avec les idées nihilistes de Marx et de Nietzsche, suivra les événements dans le monde par le biais de la télévision. Le jeune poète (car M. Pelletier avait commencé à écrire de la poésie à Rimouski et avait même gagné un prix littéraire à Québec) se transformera rapidement. Il appelle cela sa «révolution de papier» :

J'tais tombé entre-temps dans l'écriture automatique et la poésie engagée (je communiais alors à Maïakovski, Aragon, Chamberland et camarades), je parlais d'élever «nos voix de saisons dévastées au tribunal des peuples», de porter «justice au poing comme une grenade».



Tout cela est peut-être un peu naïf, mais montre bien que le jeune philosophe est en train de se prendre en main.

Un an d'études littéraires, un voyage à Mexico sur le pouce. Septembre 67, inscription en sciences politiques. Mais la difficulté de survivre quand on n'est pas fils de famille. Adieu aux études. Quête de travail. Emplois précaires comme journaliste à la radio de Rivière-du-Loup, au *Soleil* de Québec, correspondant du même journal à Baie-Comeau. Retour à Montréal en 1969, reprise des cours en sciences politiques. Le passage des Beatles. Expérience hallucinogène. Les études terminées, retour au *Soleil*, au printemps de 1971 comme correspondant à Rimouski. Quelques mois plus tard, il est engagé par le ministère des Affaires indiennes à Ottawa, puis par la Société d'aménagement de l'Outaouais. L'auteur ne semble pas avoir trouvé sa voie. Il se sent mal à l'aise. Un premier voyage en France en 1974, un deuxième en 1975. Un chavirement intérieur commun à bien d'autres Québécois qui voient la France pour la première fois. Mais il faut revenir sur terre. C'est alors que le hasard va propulser notre homme auprès des grands de la politique. On lui offre un poste de rédacteur dans le bureau du premier ministre, Pierre Trudeau. Sur le coup, il croit qu'il est de son devoir de refuser. Mais on lui fait comprendre qu'il serait «fou de ne pas profiter de cette occasion de pénétrer au cœur du pouvoir canadien et de voir ce qu'il en retournerait». Il n'aime pas Trudeau mais, enfin, il le verra très peu. Et surtout, il travaillera avec quelqu'un qu'il admire depuis longtemps, Jean Le Moine, l'auteur de *Convergences*. Entre rédactions et révisions de traductions, les deux compères pourront se reconforter. Mais Le Moine est fédéraliste et Pelletier penche d'un autre côté. Comment concilier tout cela ? Le 15 novembre 1976, c'est l'élection du Parti québécois à Québec. «J'aurais voulu être à cent milles d'Ottawa, ce jour-là...» Plus tard : «Je me sentais de plus en plus mal à l'aise dans mon bureau de Langevin. L'expérience "historique" que j'étais venu chercher l'année précédente, en entrant au cabinet du Premier ministre canadien, était en train de me déchirer.» Notre rédacteur sent le besoin de trouver du travail au Québec. Mais comment entrer dans une maison québécoise quand on revient du bureau de Trudeau ? Cet «enfermement» au Langevin allait se terminer en 1977.

C'est par hasard encore que Jacques Filion lui propose de devenir directeur des Éditions Quinze qu'il avait rachetées alors qu'elles étaient au bord de la faillite. L'étape suivante, ce sera le *Devoir*. D'abord affecté à l'information internationale, il deviendra ensuite directeur des pages littéraires. Mais la tâche est surhumaine. Après quelques années, il n'en peut plus. Et le hasard lui sourit encore. Il devient conseiller en communications pour le Parti québécois. En 1985, le P.Q. est plus ou moins en déroute. En tout cas, le portrait que M. Pelletier nous brosse de René Lévesque nous le montre essoufflé, à bout. «L'air bafoué, renfrogné, Lévesque m'apparut comme la figure de proue de la débâcle.» À en croire l'auteur, c'est tout le parti qui est à bout de souffle. «On devinait des poignards rentrés, le remords filial mêlé de faux repentir et de calculs politiques sur bien des fronts assombrés de Cassius et de Brutus en puissance.» Lévesque démissionnera quelques mois plus tard et le Parti perdra les élections suivantes.

Ce passage au sein du Parti québécois oblige l'auteur à réfléchir au sort du Québec, au sort de ses concitoyens. Il n'est pas tendre pour certains ministres et députés mais aussi pour les magouilleurs du Parti,

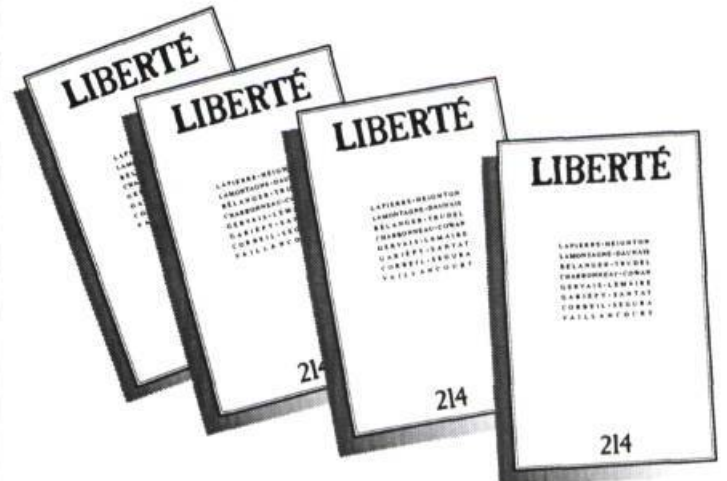
enfin pour le peuple lui-même. Il se sent désenchanté et a mal à l'âme. «Un pays de martyrs et de héros vaincus; de grands parleurs et de petits faiseurs. Il me semblait que nos soulèvements les plus intrépides finissaient toujours en retraites pieuses...» L'auteur n'est-il pas un peu trop pessimiste ? Un pays ne se bâtit pas en quelques mois ou quelques années. C'est un homme déchiré qui s'en va méditer pendant un hiver devant un lac à Rawdon. Un enfermement voulu cette fois-ci.

La traversée des illusions, c'est un survol de tout ce qui s'est passé dans le monde, au Canada, au Québec, pendant les trente dernières années. M. Pelletier n'a rien oublié. Tous les événements importants et quelquefois triviaux revivent au bon moment et avec bonheur. L'atmosphère de la Révolution tranquille est particulièrement bien rendue. On oublie tellement vite ! Il faut des gens comme Mario Pelletier pour nous permettre de revenir sur nos pas et repenser à nos réussites comme à nos défaites. Même si l'auteur est parfois un peu amer et se montre très critique envers bien des gens, ses réflexions sont quand même assez justes. Il sait raconter et retenir les bons et mauvais moments de l'existence.



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

LA REVUE LIBERTÉ



205 PAGES

6,00 \$

**LES MEILLEURS AUTEURS
LES MEILLEURS TEXTES**

**LA REVUE LA PLUS LUE AU QUÉBEC
QUOI QU'EN DISENT CEUX QUI DISENT NE PAS LA LIRE**